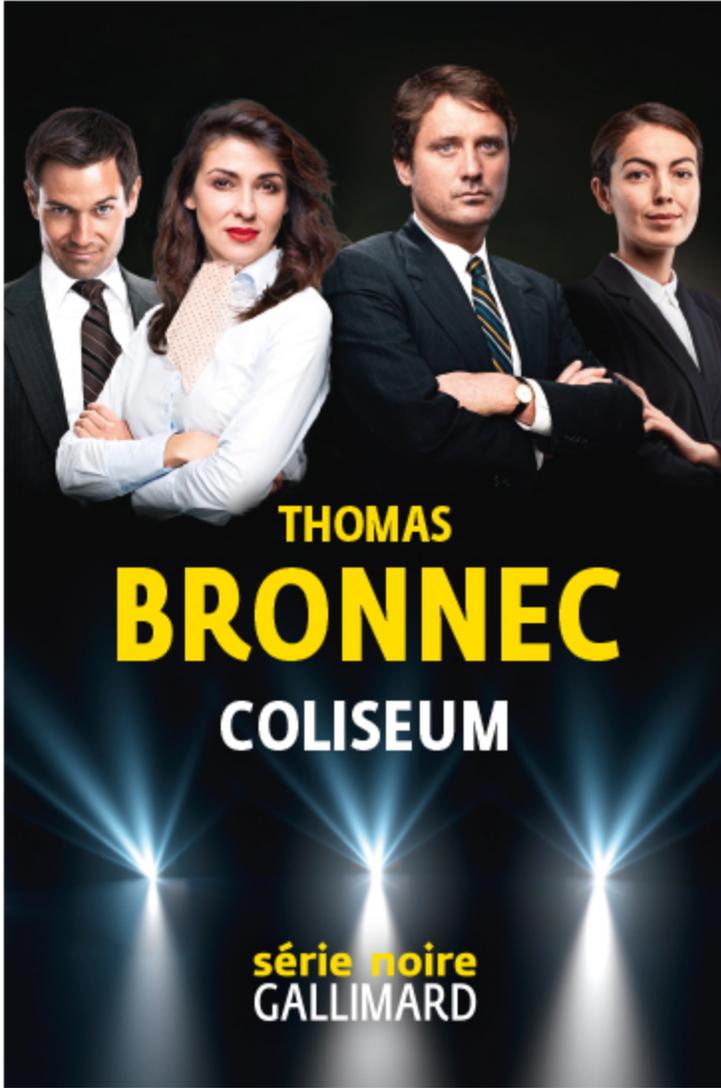




THOMAS
BRONNEC
COLISEUM

série noire
GALLIMARD



THOMAS BRONNEC

COLISEUM



GALLIMARD

Prologue

Paris, avril 2028

Sur le mur de la cage d'escalier, constellé de taches brunâtres et de cloques grasses et humides, quelqu'un avait écrit, au milieu des dessins de bites, des A cerclés de rouge, des petites annonces de cul et des lettres gothiques : « Mort aux cons ».

L'immeuble était abandonné depuis plusieurs mois. À court d'argent, le promoteur n'avait pas été capable d'achever les travaux : le bâtiment, coincé entre la rue de l'Anabase et la cité Barret, à la lisière de Paris et de Vanves, dressait sa courte carcasse dans le ciel, derrière des barrières de chantier et des palissades qui ne le protégeaient ni des rats ni des squatteurs.

Des affiches de propagande de la précédente campagne présidentielle, pour partie arrachées, réduites en bouillie à force d'être délavées par la pluie, dévoilaient leurs lambeaux. Sur l'une d'elles, on distinguait la moitié du visage de Damien Clairville, et une partie de son slogan mutilé par le temps, où un seul mot restait lisible : « Ensemble ».

La première fois que Thaïs, Liên et Pauline y étaient entrées, c'était un soir d'orage. Sous une pluie battante, il avait fallu y aller à la pince-monseigneur pour se frayer un chemin entre deux barricades. Il avait fallu ensuite désosser la porte au pied-de-biche, pour découvrir ce hall souillé par l'incurie d'un constructeur sans scrupules et les bâtards qui l'avaient sans doute occupé avant elles. Dans un coin pourrissaient des dizaines de cartons à pizza éventrés. D'un conteneur à roulettes dépassaient des bouteilles de bière brisées, jetées là par centaines, en équilibre instable au sommet d'une montagne de verre pilé.

Alors qu'elles montaient les étages, leurs chaussures boueuses laissaient des traces fraîches au milieu d'une mélasse qui avait fini par s'enkyster, ajoutant de la crasse à la crasse. Pourtant, quand Pauline avait fait sauter la serrure de la porte d'un des deux appartements du premier palier, elles avaient su immédiatement que c'était ici que serait installé leur QG.

C'est Liên qui y était entrée la première. Elle avait été frappée par deux choses : l'odeur de pisse et de moisi, âcre à en vomir, et le silence, épais comme un coffre-fort, que seul le bruit des raclements de sa gorge et de la pluie qui s'éclatait au sol parvenait à percer. Les trois femmes avaient dû ramasser, au milieu des flaques d'eau, des seringues, des sacs-poubelles éventrés et des cadavres de rats, des préservatifs souillés de merde et de sang et un bâillon en silicone dans lequel était restée plantée une canine. L'autre appartement était dans le même état.

« Rien de tel qu'une femme pour faire le ménage », avait lancé Thaïs, reprenant comme un gimmick les propos d'une candidate versaillaise à la présidentielle, ridiculisée lors du scrutin de 2022 et, depuis, tombée dans l'oubli, mais qui avait au moins eu le mérite d'aller défier les hommes sur leur propre terrain, celui de la politique.

Grâce à des tutos sur YouTube, elles avaient commencé par changer la serrure de la porte d'entrée de l'immeuble, pour bien signifier aux camés ou aux paumés qui pouvaient être tentés de revenir qu'elles avaient pris possession des lieux. Ça leur avait pris une journée entière. Il leur avait fallu moins de six heures le lendemain pour sécuriser les serrures des deux appartements, un jour ou deux pour colmater les embrasures avec des panneaux de bois découpés pour laisser passer un peu de lumière, puis une semaine pour nettoyer la scène sur laquelle les locataires précédents avaient vraisemblablement joué la pièce éternelle de l'avilissement des femmes.

Ça se sentait : dans cet immeuble, il y avait eu des viols, et des coups. C'était pour ces femmes-là qu'elles étaient là, et pour toutes les autres.

Pendant ces journées où elles n'avaient pas quitté le bâtiment pour essayer d'en faire quelque chose d'habitable, deux femmes avaient été assassinées par leur conjoint en France.

La première, Frédérique, cinquante-huit ans, avait été écrasée contre un mur par la voiture de son mari lors d'une manœuvre dans leur propriété de Neuilly-sur-Seine. Pour être certain qu'elle était morte, il avait roulé sur le corps en marche arrière : c'est ce qui avait intrigué le Samu, qu'il avait appelé au petit matin, une fois l'agonie de sa femme terminée.

La deuxième, Carole, quarante-neuf ans, avait été étranglée par son concubin, qui s'était ensuite jeté par la fenêtre, du deuxième étage de leur immeuble à Brest. Il s'en était sorti avec une fracture aux deux chevilles.

Deux femmes tuées par leur conjoint en dix jours, c'était dans la moyenne basse. Ça n'avait pas l'air de déranger grand monde, puisque chaque année plus d'une centaine de femmes mouraient, assassinées par leur conjoint, dans l'indifférence des politiques et le mythe de *l'amour à mort*.

Quelques mois auparavant, au début de l'année, un ministre un peu trop intellectuel avait même assuré à la télévision que ce phénomène était « normal », ajoutant : « *normal*, au sens durkheimien du terme ». Évidemment, tout le monde s'était indigné. Sur les réseaux sociaux, personne n'avait lu, et encore moins compris, Émile Durkheim.

Le ministre n'était pas très doué en communication politique, et avait confondu la scène médiatique avec un amphithéâtre de la Sorbonne. Il avait dû démissionner. Les mouvements féministes se glorifiaient d'avoir eu son scalp.

Le même jour, Naïg, une jeune femme de dix-sept ans, ou ce qu'il en restait, avait été retrouvée par des passants, au petit matin, dans un petit square à Concarneau : elle avait été brûlée vive. La démission du ministre ne l'avait pas sauvée. Elle ne sauverait jamais personne.

C'est ce jour-là, le jour de la démission du ministre et de la mort de cette adolescente, que Thaïs s'était définitivement persuadée que le décompte des meurtres de femmes ne servirait jamais à rien, et qu'elle avait décidé d'entrer en

guerre. Il n'y avait pas de raison que tout cela reste impuni. Il lui avait fallu quelques semaines pour lever sa petite armée, et trouver l'endroit idéal. Et il était enfin prêt, leur QG.

Pour parachever la transformation du squat, Thaïs Desrousseaux avait découpé une pancarte longiligne en bois, l'avait peinte en blanc et elle avait écrit dessus à la bombe noire : « Men are trash ¹ ». Pauline Dansart avait ajouté, au feutre rouge, de biais, juste devant : « All ² ». Et Liên, de son nom complet Pham Thi Mai Liên, avait pensé : « Et certains encore plus que d'autres. »

L'endroit était baptisé. Thaïs avait choisi les armes, et désormais ce serait œil pour œil, dent pour dent.

1. « Les hommes, c'est de la merde », en anglais.

2. « Tous », en anglais.

La Plaine Saint-Denis, mercredi 20 septembre 2028
20 h 42

Il savoure les derniers instants de silence. Pourtant, la foule est là, massée derrière les barrières de sécurité, haranguée par un présentateur à la gestuelle risible et affectée. Le *mute* du téléviseur accentue l'impression de pantomime qui se déroule à quelques dizaines de mètres de cette loge insonorisée où il attend le top départ d'un cirque auquel il n'a pas d'autre choix que de participer.

Nathan Calendreau distingue quelques pancartes à son nom, brandies par des jeunes filles qui crient et sautillent comme si elles attendaient Beyoncé ou Mylène Farmer. Ses concurrents ont aussi leur fan-club, sans doute mis sur pied par une production qui, à longueur d'interview, a assumé le parallèle avec la télé-réalité. Le public survolté qui attend, le long du tapis rouge, l'arrivée des candidats, ressemble à un casting d'instagrammeurs : Nathan Calendreau voit mal comment des gens aussi jeunes et aussi beaux pourraient s'intéresser à la politique. Ceux qu'il croise depuis des années, de réunions publiques en salles polyvalentes, ont plus de ventre et davantage de cheveux gris.

On frappe à la porte et quelques spasmes secouent les intestins de Nathan Calendreau. « Déjà », pense-t-il, comme si venait de sonner l'heure de son

exécution, alors que dans l'embrasement apparaît un fantôme au grand sourire, avant même qu'il ait donné l'autorisation d'entrer.

Noémie Lorentz a refermé derrière elle, avec ce regard qu'elle avait quand elle s'apprêtait à le sucer – du moins est-ce ainsi qu'il l'interprète. Au fond, s'il est honnête avec lui-même, c'est surtout le sexe qui avait compté dans leur relation. Nathan Calendreau s'était raconté pas mal d'histoires à l'époque, sur l'amour, le coup de foudre et tout ce *bullshit*, il avait voulu se persuader qu'il avait été frappé par la grâce du romantisme, mais la vérité était plus crue. C'était le désir qui l'avait attrapé, et rien d'autre. « Des animaux », avait un jour joliment résumé Noémie Lorentz en se laissant tomber sur le lit, épuisée, après avoir joui pour la troisième fois de l'après-midi – prétendait-elle.

Il n'y a rien au-dessus du désir. Le désir, c'est quelque chose qui peut faire perdre pied à n'importe qui, et Nathan Calendreau, avec Noémie, avait perdu pied – ce n'était pas la première fois, bien sûr, mais ses accès bestiaux avaient quand même diminué avec l'âge. Ses pieds à elle, en revanche, étaient restés bien ancrés sur terre. Elle était fière, à l'époque, de dire qu'elle « puait le sexe ». Aujourd'hui, elle sent autre chose. L'odeur du fric. Cette émission fait la fortune de Noémie Lorentz, au sens littéral du terme.

— Je voulais juste te dire bonjour, avant le début de l'émission. Et te souhaiter bonne chance.

Il y a un blanc, qui dure quelques secondes. C'est long, quelques secondes, quand on se regarde dans les yeux.

— Ça va ? minaudes-telle, comme Nathan Calendreau, pétrifié, reste silencieux.

Cette question, on la lui pose cinquante ou cent fois par jour. Les mains se tendent, les joues aussi, « ça va ? », « oui, oui et toi ? » et puis voilà, c'est tout, mais la vérité, c'est que les gens l'emmerdent avec leurs questions et leurs plaintes. Alors, pourquoi s'attache-t-il constamment à leur plaire, à tous ces gens ? Un jour, il rêverait de leur dire la vérité : il les méprise, mais il a besoin

d'eux. Tous les politiques sont comme lui. Simplement, aucun n'a la franchise de l'avouer. Mais à elle, il n'a pas envie de mentir, alors il ne répond rien.

Noémie a un peu changé, bien sûr, mais l'approche de la quarantaine lui va bien. Ses cheveux blonds, toujours un peu gras, lui tombent en vrac sur les épaules, et entourent son visage si particulier, long, anguleux, constellé de taches de rousseur. Il y a toujours dans ses yeux bleus quelque chose de déstabilisant, encore plus qu'avant : peut-être parce que de vastes halos difficilement masqués par l'anticernes lui mangent la peau tout autour du nez. Avec l'habitude qu'elle n'a visiblement pas perdue de trop appuyer sur son eye-liner, et de sculpter ses cils avec un mascara noir comme une nuit sans étoiles, son regard est d'une intensité presque inquiétante. À la limite du gothique. Il doit confesser que ça lui va plutôt bien.

— Tu aurais préféré que je ne vienne pas te saluer ? lance-telle, un peu déçue, peut-être, par l'accueil qu'il lui réserve.

Oui, absolument, pour être franc. Qu'est-ce qu'elle croyait ? Qu'il l'accueillerait les bras grands ouverts, qu'il l'embrasserait sur les deux joues, comme une vieille amie trop longtemps perdue de vue ? Qu'est-ce qu'elle fout là, alors qu'elle aurait pu rester bien sagement en dehors de son espace, son dernier havre de tranquillité avant de sauter dans l'eau froide ? S'il était paranoïaque – et il ne l'est pas – il se dirait qu'elle veut le déstabiliser au plus mauvais moment. Mais pourquoi ferait-elle ça ? Elle n'a jamais semblé lui en vouloir – ça aurait d'ailleurs été un peu incongru.

— C'est normal que je passe voir mes cobayes, rigole-telle. Ça aurait été impoli de voir les trois autres, et pas toi. Je suis contente de constater que tu as osé faire ton *come-back*, reprend-elle devant le manque de réaction de Nathan Calendreau. Sincèrement. Vraiment, je tiens à toi, je... J'ai envie que tu sois heureux, tu sais. Et puisque tu ne poses pas la question, moi, je m'éclate dans ce que je fais. Ladybirds, c'est une boîte non mixte. Que des femmes, ou presque. On ne se laisse pas emmerder par les boomers, quoi.

Les boomers ne l'ont pourtant jamais vraiment « emmerdée », Noémie Lorentz. À l'époque de leur liaison, il avait quarante-six ans et elle trente-deux. Et son compagnon, son « mari », comme elle l'appelait parfois curieusement, puisqu'ils n'étaient « que » pacsés, en avait quarante-huit. Pas exactement des « boomers » au sens strict, mais chez les jeunes générations, sans doute peu intéressées par les subtilités de l'Histoire, le terme avait fini par désigner – et par disqualifier – tous les hommes de pouvoir au-delà de quarante ans.

Noémie Lorentz avait connu Christophe Lartigue quand elle était étudiante à Sciences Po : il travaillait chez Unilever, il était spécialiste en marketing et prétendait donner des cours de communication politique. Il se targuait de conseiller des célébrités qu'il ne nommait jamais et de participer, le soir venu, à la campagne présidentielle du candidat qui avait surgi d'au-dessus des partis. Seulement, Nathan Calendreau était dans l'équipe lui aussi, et il ne l'avait jamais vu. Depuis, Christophe Lartigue avait quand même fait du chemin et était devenu en 2017 député de la quatrième circonscription de l'Oise, sous la bannière du parti présidentiel, Horizons. C'était déjà bien au-dessus de ce que ce pauvre type aurait jamais pu espérer. Il avait atteint son seuil d'incompétence et, pour le bien de la nation, il ne fallait surtout pas qu'il aille plus haut.

Nathan Calendreau les avait rencontrés tous les deux en même temps, lorsqu'il avait remis la Légion d'honneur à Louis Morvan, un des plus gros entrepreneurs bretons, un de ces capitaines d'industrie qui pèsent des centaines de millions et empoisonnent à petit feu les plus pauvres. Sa spécialité, c'était le poulet industriel élevé aux antibiotiques. Coûts compressés au maximum, prix bas, marge à deux chiffres : tout le monde était content. Christophe Lartigue était là, il était venu avec Noémie, il la lui avait présentée. Il avait dû discuter trente secondes à peine en tête à tête avec elle, mais ces poignées de secondes-là lui avaient paru si douces et légères qu'il avait absolument voulu les retrouver dans les jours qui avaient suivi. Il avait ensuite vécu trois mois en apesanteur,

persuadé de vivre avec cette histoire clandestine l'amour d'une vie. Pendant cette période, il avait presque oublié qu'il était marié.

Un député cocufié par son propre ministre, il y avait de quoi avoir un peu pitié pour tout le monde : vue de l'extérieur, sa *love story* avec Noémie Lorentz avait l'allure d'une caricature que tout un chacun pouvait interpréter à l'aune de son propre galimatias psycho-sociologisant. Pour sa part, cette histoire lui avait semblé à l'époque d'une beauté à couper le souffle et c'est ce qui expliquait son indulgence vis-à-vis du caractère vaudevillesque de la situation. Avec le recul, elle avait surtout un air affreusement ordinaire et ne valait sans doute pas les années de dépression qui avaient suivi et dont Nathan Calendreau se remet à peine en remontant sur le ring. Il n'est pas assez idiot pour croire que seul l'échec de cet adultère l'avait fait replonger. C'était surtout ce qu'il signifiait : une fois qu'on est marié, une fois qu'on est père, une fois qu'on a fondé une famille, la vie file si rapidement qu'en envisager une autre, une vie parallèle, suspendue, même fantasmée, ne sert absolument à rien.

Il n'a jamais eu honte de cette maladie qui va et vient depuis qu'il est en âge de comprendre l'absurdité de l'existence. Il aurait même parfois tendance à considérer que la dépression, c'est tout simplement l'autre nom de la lucidité. La vie, c'est comme France-RFA à Séville, en 1982, avait-il un jour théorisé : il y a des moments d'euphorie, des shoots d'adrénaline, comme quand Alain Giresse marque le but du 3-1 à la quatre-vingt-dix-huitième minute, mais à la fin, il ne faut jamais l'oublier, c'est le désespoir qui vous attrape, et la mort. La vôtre et celle de ceux que vous aimez, même si, il faut bien l'avouer, Nathan Calendreau n'a jamais aimé grand monde. Heureusement, le match n'est pas encore terminé et peut-être reste-t-il, après tout, de bons moments à grappiller.

— À propos de boomer, finit-il par répondre, comment va Christophe ?

Noémie Lorentz a un petit sourire gêné. Il avait mis longtemps à comprendre pourquoi elle avait choisi Lartigue, plutôt que lui, quand leur histoire avait commencé à prendre de l'ampleur. Longtemps aussi à comprendre comment elle avait fait pour rester après l'avoir trompé aussi

souvent, aussi intensément. Et puis c'était venu, comme ça, un jour, au réveil. En fait ces histoires de tromperie n'étaient un problème que pour lui. Christophe Lartigue s'en foutait royalement.

Il en était arrivé à cette conclusion : Noémie Lorentz ne voyait Nathan Calendreau que pour baiser. Jamais elle n'avait envisagé de quitter Lartigue pour lui et elle avait même pris peur quand il lui avait dit qu'il allait quitter sa femme. « Pour quoi faire ? avait-elle demandé. Pour que tu finisses par me mettre la bague au doigt et que j'aie torcher des mioches, et élever ton gosse à toi ? On est bien là où on est, crois-moi, et ne me dis pas que ça m'empêche de t'aimer : aimer, ce n'est pas être en couple, c'est bien plus que ça. »

Il se souvient très bien d'une scène, ce même jour, celui de la grande explication : ils étaient étendus l'un contre l'autre, bouche contre bouche, la couette froissée à leurs pieds. D'une main, la gauche, il lui caressait la joue. Le bras droit, lui, pendait le long du lit. Sa main cherchait son téléphone, à tâtons, sur le sol, et une fois qu'il avait pu l'attraper il s'était redressé, un peu brusquement peut-être. Il lui avait demandé :

— Et si on se prenait en photo ?

— T'es pas bien ou quoi ?

C'était un cri du cœur. Ça l'avait vexé.

— Mais pourquoi pas ?

— Parce que ça laisse des traces.

Elle ne voulait jamais de photo. Ni avec lui ni même toute seule. Elle lui envoyait de temps à autre un selfie, mais c'est tout ce qu'il réussissait à obtenir d'elle. Il n'existait aucune photo d'eux ensemble. Dans cette triste époque obsédée par les images, cela ne signifiait qu'une chose : eux deux, ça n'existait pas, ça n'avait jamais existé. Il avait fallu s'en accommoder.

— Christophe va bien, je crois. Mais tu t'en fous, non, de savoir comment il va ?

— Totalemment, concède Nathan Calendreau.

Ils rient tous les deux. Il a à ce moment-là une envie irrépressible de la voir se mettre à ses pieds, dégrafer son pantalon, écarter son boxer et avaler son pénis, mais la porte de la loge s'ouvre sur le visage d'Anne Lambourde, sa plus proche collaboratrice, qui a un très léger haussement de sourcils en découvrant Noémie Lorentz.

Nathan Calendreau sait exactement ce que ça veut dire : elle désapprouve, parce que l'époque interdit de rester dans la même pièce qu'une femme, sans témoin, surtout alors que doit débiter l'émission politique la plus innovante – surprenante – casse-gueule – pathétique (rayez la mention inutile ou ajoutez-en une autre) jamais expérimentée...

— Tiens, quelqu'un a apporté ça pour toi, dit-elle en lui tendant une enveloppe, alors que Noémie Lorentz s'éclipse en lui faisant un petit signe complice, presque coquin – ou alors, c'est lui qui se fait des idées, encore. Fais vite, antenne dans dix minutes, embraille Anne Lambourde.

Il ouvre machinalement le courrier, en passant son ongle sous le rabat. Une lettre à l'ancienne, comme les Français en faisaient tant au début des années 1940, avec des caractères découpés dans les journaux et collés sur du papier blanc. Le type s'est donné du mal. Il la montre à Anne Lambourde en lui disant :

— Regarde ça. C'est pas le même genre de lettre qu'ils ont retrouvé sur les cadavres, là ? Celles où il y a le nom des femmes qui ont été tuées ?

Anne Lambourde prend la feuille, l'examine à la lumière comme si ça pouvait changer quelque chose.

— Tu cherches à me faire flipper ou quoi ? Comment on peut savoir ça ? Je ne les ai pas vues, ces lettres, et toi non plus. Des gens qui écrivent des lettres anonymes avec des caractères découpés dans les journaux, c'est pas forcément très original.

— Il faudrait peut-être s'en assurer, non ?

— Tu as peur ? Toi, tu cherches une excuse pour ne pas faire l'émission... C'est peut-être le seul endroit où tu seras à l'abri, pourtant, dit-elle en souriant.

Anne Lambourde a toujours eu un humour un peu spécial, mais ce soir, Nathan Calendreau n'a pas envie de rire.

— Sérieusement, Anne. J'ai pas peur pour moi. Mais j'ai un fils, je te rappelle. On ne sait jamais. Tu peux faire passer ça au cabinet, à Beauvau ?

— Oui, chef. Mais s'ils veulent te mettre sous protection, ça attendra la fin de l'émission, très cher. Et ça m'étonnerait qu'ils mettent tous tes proches sous surveillance pour si peu.

— Dis à Chancel de porter plainte, aussi. Quels qu'ils soient, les tarés comme ça, faut pas les laisser en liberté.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

COLLAPSUS, Série Noire, 2022 (Folio Policier n° 1002).

EN PAYS CONQUIS, Série Noire, 2017 (Folio Policier n° 873).

LES INITIÉS, Série Noire, 2015 (Folio Policier n° 822).

Chez d'autres éditeurs

LA MEUTE, Les Arènes, coll. Equinox, 2019 (Folio Policier n° 968).

LA FILLE DU HANH HOA, Rivages, coll. Rivages / Noir, 2012.

BERCY, AU CŒUR DU POUVOIR. ENQUÊTE SUR LE MINISTÈRE
DES FINANCES, Denoël, coll. Impacts, 2011.

LÉO L'IVRESSE, Ouest-France, coll. Latitude Ouest, 2001.

Table des matières

Prologue

Chapitre 1

Couverture : d'après photos © Image Source / Getty-images ; © Shapecharge ;
Isuzek ; Tempura ; SeventyFour ; FotoMaximum / iStock by Getty-Images (détails).

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>
© *Éditions Gallimard, 2024.*

COLISEUM

THOMAS BRONNEC

Dans un pays frappé par une crise démocratique aiguë, le camp de la majorité a choisi de désigner son candidat à l'élection présidentielle lors d'une émission de télé-réalité. Nathan Calendreau, ex-ministre des Finances, veut en profiter pour tenter un come-back, alors que le pays est touché par une vague d'assassinats : à chaque féminicide, un groupuscule tue un homme au hasard en représailles.

À l'heure d'entrer dans la fosse aux lions télévisuelle, Calendreau reçoit une lettre de menaces : s'il ne veut pas qu'un drame survienne, il doit renoncer à sa participation. Il décide d'ignorer cet avertissement et plonge dans un loft rempli de zones d'ombre et de manigances.

Quatre politiciens prêts à tout, une productrice aux dents longues, des féministes radicales... Bienvenue dans *Coliseum* !

Journaliste et auteur de documentaires pour la télévision, Thomas Bronnec explore les coulisses du monde politique. Ses premiers romans (*Les initiés*, *En pays conquis* et *La meute*) forment une trilogie sur les élites françaises et leurs compromissions à l'épreuve du pouvoir tandis que *Collapsus* traite de l'urgence climatique. *Coliseum* est son quatrième roman à la Série Noire.

Cette édition électronique du livre
Coliseum de Thomas Bronnec
a été réalisée le 5 août 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073068606 - Numéro d'édition : 631762).
Code produit : Q06604 - ISBN : 9782073068613.
Numéro d'édition : 631763.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-ie](#)